

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

BUREAU: 225 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENDES ET LOCATIONS, ETC., QUI S'OLVENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 28 juin 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N. O. Lne. Fahrenheit Centigrade

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Le Chercheur d'Or, La Phrase de Waterloo, La Légende de Frederick, Conte inédit—La Feryère, Jeunes Filles du Vieux Temps, poésie, La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite, Cuisine, Mondanités, Chiffons, L'actualité, etc., etc.

LE

Canal de Panama.

Quand, il y a cinq ou six mois, le président Roosevelt a annoncé que la direction des travaux de construction du canal interocéanique allait être confiée à des officiers de génie de l'armée des Etats-Unis, la satisfaction a été grande dans toutes les parties de l'Union Américaine.

Et convaincu que l'heure des travaux sérieux avait sonné, que rien désormais ne viendrait les entraver, le peuple américain a commencé à se préparer à l'ouverture de la grande voie maritime qui va donner un essor incomparable au commerce du monde.

Dans le Sud et à la Nouvelle Orléans, qui sont plus directement intéressés que les autres parties du pays, la joie a été grande, et, quoi qu'il arrive, leur espoir ne sera pas déçu.

Les officiers envoyés dans l'Isthme demandent instamment leur rappel. Ils ne peuvent rien accomplir, débordés, qu'ils sont par les protégés des politiciens qu'on leur envoie et qui sont entièrement incompétents.

Gaillard et Smith, ont formellement demandé au président Roosevelt d'être relevés de leurs fonctions. Il est vrai que les trois premiers, qui appartiennent à l'armée active, doivent obéir aux ordres du secrétaire de la guerre, et ne pourraient quitter l'Isthme, au cas où ils y seraient décidés, qu'en donnant leur démission, mais qu'attendre d'hommes qui, en dépit de leur talent et de leur science, se déclarent impuissants.

Les trois autres membres, MM. Blackburn, Gorgas et Rousseau, ne sont retenus sans doute que par les gros salaires qui leur sont alloués, \$14 000 par an chacun, car ils doivent également se rendre compte qu'il est impossible de faire œuvre utile dans les conditions actuelles.

Le colonel Goethals, le plus haut gradé et le chef des officiers du génie envoyés à l'Isthme de Panama, a perdu toute confiance, dit-on, dans le plan d'achèvement du canal interocéanique tel qu'il a été arrêté. Il veut revenir aux Etats-Unis pour démontrer au secrétaire de la guerre Taft que le projet de canal à écluse est défectueux, et renoncer entièrement à toute participation aux travaux.

Le gouvernement va se voir dans la nécessité de renoncer à son projet d'achèvement du canal sous la direction d'officiers de génie, et il va, annonce-t-on, faire appel à des entrepreneurs particuliers. Peu importe, pourvu qu'il agisse au plus vite, si non la joie de voir l'Atlantique et le Pacifique reliés par un canal sera réservée à nos arrière-neveux.

La grâce des anarchistes espagnols.

Ces jours derniers au Sénat espagnol, M. Diaz Moreu, démocrate, a demandé la grâce de Nakens et des autres accusés condamnés pour avoir protégé la fuite de l'auteur de l'attentat de la calle Mayor. Il a dit que les condamnés étaient les victimes de leur caractère noble et chevaleresque.

Le ministre de grâce et justice a répondu sur le procès en élevant la question de la grâce.

Tous les journaux expriment l'espoir que Nakens et les autres condamnés seront graciés. M. Ferrer, qui a été acquitté, aurait l'intention de faire un voyage en France et dans d'autres pays pour remercier tous ceux qui ont défendu sa cause. Il aurait également l'intention de reprendre la direction de son école révolutionnaire de Barcelone. Dans le cas où il rencontrerait des difficultés, il se ferait naturaliser dans une nation quelconque, espérant ainsi, grâce à l'appui des autorités de sa nouvelle patrie, pouvoir réaliser ses projets.

CONDAMNATION A MORT.

La Cour criminelle de Mascara vient de condamner un nommé Madij Mohamed ouïd ben Amer à la peine de mort. Cet indigène d'une façon définitive se désagrège, que le genre de canal qui sera construit n'est pas même arrêté, et qu'après s'être décidé pour un canal à écluse on va probablement être forcé de reprendre le projet de canal de niveau.

Les officiers envoyés dans l'Isthme demandent instamment leur rappel. Ils ne peuvent rien accomplir, débordés, qu'ils sont par les protégés des politiciens qu'on leur envoie et qui sont entièrement incompétents. Quatre membres de la commission dans l'Isthme, MM. Goethals, Siebert,

A OYSTER BAY.

Oyster Bay, 28 juin.—Le président Roosevelt a invité à déjeuner aujourd'hui Sir John Harrington, ministre d'Angleterre en Abyssinie et M. Michel Banin, de New York.

Lettres de Berlioz à Liszt.

La "Neue Rundschau" publie, dans son numéro de juin, dix-sept lettres de Berlioz à Liszt. Le musée de Liszt, à Weimar, en possédait déjà soixante-quatre; le hasard a fait tomber entre les mains de la princesse Marie de Hohenlohe ces dix-sept nouvelles qui ont pris également le chemin du musée. Ecrites naturellement en français, elles paraissent en allemand.

Peut-être eût-on mieux fait de nous donner à côté de la traduction l'original de cette correspondance. C'est en effet à la fois un travail fastidieux et une vaine complication que de chercher à reproduire dans sa première expression la pensée d'un écrivain ou d'un artiste. Sans compter les risques de la dénaturer le plus innocemment du monde, il serait plus simple de rapporter ses paroles avec leur accent, leurs nuances, bref dans le style même où elles ont été écrites. Je ne mets pas en doute certes ni la compétence ni l'habileté du traducteur allemand, qui n'est ni expert patenté ni traducteur juré. L'affaire des papiers Montagnini n'amènera pas une crise de la traduction, mais elle a rappelé, si on l'avait jamais oublié, qu'entre le "traducteur et le traduite" il n'y a souvent que l'épaisseur d'une voyelle.

Presque toutes les lettres de la "Neue Rundschau" ne sont pas datées; elles sont également incomplètes. Elles nous montrent l'étroite intimité des deux musiciens et se rapportent aux moindres incidents familiaux de la vie de Berlioz. Sans doute la musique, c'est-à-dire la question des concerts, des partitions, y tient la plus grande place, mais elle se réduit à des détails d'ordre matériel. On n'y trouve pas de considérations générales ni philosophiques.

Voici la première: 16 mars 1844, Paris. Mon cher Liszt, Tu m'as si souvent offert ton concours pour nos concerts que cette fois je l'accepte. On annonce son arrivée pour le 22 et le 6 avril, époque où les théâtres royaux seront fermés. J'ai loué la salle de l'Opéra Comique. J'y donnerai une soirée avec cent quatre-vingt musiciens. Pourras-tu sans bouleverser tes plans jouer au moins une fois? Tu assureras le succès de mon entreprise. Je compte entre autres sur deux chanteurs italiens, Salvi et Brambilla. Allard jouera un concerto de violon de Beethoven. Le reste du programme me regarde.

Réponds moi aussitôt au reçu de ces lignes. Je n'ai pas annoncé le jour ni l'heure du concert et j'attends avec impatience de pouvoir publier le programme. Les prix seront doublés. Toutes mes amitiés, HECTOR BERLIOZ.

Cher Liszt, Je serais venu ce matin te serrer la main, si je n'avais pas dû garder le lit. Toute la nuit et encore dans la journée, j'ai souffert à crier de douleurs violentes dans le bras, — la gauche heureusement. Mais je me lèverai demain et j'espère que nous nous verrons l'après-midi. Avec un million de braves, un cordiale amitié, Belloni m'envoie deux places sur la scène. Je l'avais prié de me donner d'autres

places. Regarde donc si tu n'aurais pas quelque chose dans la salle, que tu pourrais mettre à ma disposition, car j'aurais que je ne tiens pas à me donner un spectacle comme les marquis au temps de Molière.

Lettres de Berlioz à Liszt.

La lettre suivante nous livre un peu plus de Berlioz. Elle a été écrite pendant son séjour à Saint-Petersbourg.

Une princesse extrêmement aimable et spirituelle qui sait mieux que nous tous où on la trouve et ce que tu fais, veut bien se charger de ces lignes pour te les remettre. Salut, cher, admirable pèlerin! Salut! Je pense beaucoup à toi et les occasions ne manquent pas de parler de toi ici, où tout le monde t'aime et t'admire presque autant que moi. Ne trouves-tu pas que nous sommes deux terribles vagabonds? Je suis triste, triste à mourir juste en ce moment. Je suis pris de ma crise d'isolement. C'est la représentation de "Roméo" au Grand Théâtre qui en est cause. Pendant l'"adagio", il me semblait que mon cœur allait se rompre. Maintenant je suis retombé de nouveau sous la malédiction. Dieu sait pour combien de temps. Malheureuse nature!

Laissons cela. J'ai fait ici beaucoup de musique. Mercredi prochain je donne, avec "Roméo" en entier et une partie de "Faust", mon quatrième et dernier concert. On désire aussi ce même jour mon concours pour un concert à la cour. L'impératrice et les princes se montrent extrêmement aimables. Ma musique a plu ici aisément. Comme influence, argent, cadeaux, rien n'a manqué. Le roi de Prusse m'a fait écrire par le comte Redern qu'il met l'Opéra de Berlin à ma disposition pour la représentation de "Faust". J'irai donc en Prusse. Mais mon cœur, qui est hors de la question, me le permettrait-il? Mes douleurs m'ont repris. C'est vraiment un malheur d'être une machine électrique chargée.

Tu composes beaucoup, me dit la princesse. Quand "Sardanapale" sera-t-il représenté à Vienne? De Paris je t'écrirai de nouveau. Réponds-moi avant, car je ne sais pas ton adresse. Adieu, cher, je n'ai pas la force de t'écrire plus longtemps. Mon tremblement nerveux me reprend. Mon cœur bat dans ce rythme. (Ici Berlioz a tracé quelques notes sur une portée.) Il faut que je cesse. Adieu, je t'embrasse. Je voudrais te voir. Ici, j'ai un soleil d'Italie, 34 degrés de chaleur. Quelle torture lorsque le froid, la glace, le brouillard, l'engourdissement, m'environneront de nouveau! Encore une fois, adieu! Ne te ris pas de moi. Si loin que tu sois, je t'entendrai. H. BERLIOZ.

Dans la lettre qui suit, Berlioz raconte qu'il vient de fonder une société philharmonique de 110 choristes et de 90 instrumentistes. Les séances auront lieu dans la salle Sainte-Cécile, rue du Mont-Blanc, le deuxième mardi de chaque mois. Il demande à Liszt de lui permettre de mettre son nom en tête de la liste des membres honoraires. "La société espérait ainsi qu'un de ses voyages à Paris, tu dirigeras l'une de tes œuvres nouvelles. L'organisation de ces concerts lui prend beaucoup de temps. Ce ne sont que séances sur séances. "Je me plie mal à ces formes du régime parlementaire; il nous faut huit jours pour mettre en

état ce qui demanderait une heure." Je relève dans une longue lettre des détails vraiment intéressants, qui montrent qu'en ce temps-là les concerts de Berlioz ne lui rapportaient pas des sommes énormes. Nous sommes loin des salles qui font vingt et trente mille francs de recette. Je partais le 10 ou le 12 novembre. Cela me permettrait d'être à Paris au moment où je dois être présent au Conservatoire et signer les comptes du caissier. De cette façon je n'aurais pas à demander un congé (ce que je voudrais éviter). Pour la même raison, je devrais être de retour le 25 au plus tard. Je resterais une semaine à Weimar pour entendre une répétition et une représentation de "Benvenuto", dirigées par toi, et conduire moi-même un concert où je donnerais "Roméo". A combien se monteraient les frais de ce concert? Et combien rapporterait-il? Je ne sais pas plus que l'autre. Mais ce que je sais, l'un c'est que le voyage ne peut pas coûter plus de 700 francs. Crois-tu que le concert couvrira cette dépense? Hélas! il faut que je compte strictement.... Berlioz continue d'être, comme il l'écrivait à Liszt, un terrible vagabond. Cette fois, il écrit de Bruxelles:

Entre mon deuxième et troisième concert d'aujourd'hui, un simple mot. On m'a fait ici un succès énorme. — Mais comme ton jour, ça me rapporte peu. C'est, paraît-il, la faute du caractère pendant lequel les vieux Bruxellois ne vont pas au théâtre. Une autre fois, le temps est mauvais ou trop beau, ou bien encore on donne trop de bals, ou etc. Fétis se montre très bienveillant pour moi, mais déclare qu'il ne comprend rien de tout cela. Les transports d'enthousiasme dont il est le témoin lui donnent à penser que toute la jeunesse de son conservatoire soit devenue folle. La représentation d'hier était favorable, mais la première a été affreuse. Les voix de chanteurs, qui (à l'exception de deux à peine) ne connaissent pas l'"a b c" de la musique, ne savaient pas leur partie et se mirent à chanter au petit bonheur. L'anxiété leur fit perdre toute présence d'esprit. Un moment j'ai cru que les braves pères de famille allaient étouffer la "Marsillaise" pour ne pas rester en plan. Seul le chœur s'est bien tiré d'affaire, grâce à mon métronome électrique, dont le secours dans la direction de chanteurs incertains est inappréciable. L'orchestre a un faible pour les passages "forte". De plus il est gottweux et pour le mettre en mouvement, il faut lui piquer un fer rouge dans les mollets. Laisse-moi encore une fois te remercier de vouloir bien être mon Firmin Didot. Nous allons lentement et prudemment à l'œuvre. Je ne sais si je t'ai appris que Richaut fait jouer en même temps l'"Enfance du Seigneur" et le monodrame. Tu auras les premiers exemplaires dès qu'ils paraîtront. Récemment je parlais beaucoup de toi avec une dame très enthousiaste de grands artistes. "Oh! Liszt, me dit-elle, j'aime Liszt à ce point que si j'avais à choisir entre un bon opéra italien et une soirée musicale de Liszt, je crois bien que je me déciderais sans hésiter pour Liszt." Cela me rappelle un vaudeville parisien, dans lequel Bouffé jouait le rôle d'un bossu condamné à mort, à qui, avant l'exécution, on demandait s'il n'avait pas un dé-

La Chambre des Députés.

Paris, 28 juin.—Une foule nombreuse se pressait aujourd'hui dans les tribunes de la Chambre des députés attirée par l'espoir d'assister à un vif débat entre le premier Clemenceau et les députés de l'opposition.

Vingt députés avaient annoncé leur intention d'interpeller le gouvernement sur les mesures adoptées pour supprimer le soulèvement des viticulteurs du Midi et l'effusion de sang qui en est résultée dans certaines villes.

Le groupe d'extrême gauche est tout particulièrement violent dans ses attaques contre M. Clemenceau, auquel il ne pardonne pas les mesures de rigueur employées contre les vigneron. Les autres groupes de la Chambre semblent décidés à supporter la politique du gouvernement et tout fait prévoir que la journée se terminera par une nouvelle victoire du ministère Clemenceau.

Un Trust de l'acier anglais.

London, 28 juin.—Une grande combinaison de fabricants de fer et d'acier, semblable à celles qui existent aux Etats-Unis et en Allemagne, est en voie de formation en Angleterre dans le but avoué de combattre la concurrence américaine et allemande qui augmentent chaque jour dans des proportions alarmantes.

Neuf grandes compagnies à la tête desquelles se trouvent les maisons Vickers Sons et Maxim et John Brown and Co. ont déjà racheté un certain nombre de fabriques de moindre importance et contrôlent à l'heure présente les 50 pour cent de la production totale d'acier en Grande Bretagne.

Les détails de cette combinaison ne sont pas encore connus, mais il est probable qu'elle sera entièrement basée sur les principes des trusts allemands, comprenant la réglementation des prix de vente, l'égalité de distribution des commandes, etc.

Le but principal de ce nouveau trust est non seulement de contrôler la production du fer et de l'acier en Grande Bretagne, mais aussi de dominer l'industrie de l'acier du monde entier.

L'Administration du Canal de Panama.

Washington, 28 juin.—Les attaques portées par certains individus contre l'Administration du canal de Panama ont exposé le secrétaire Taft qui déclare que toutes ces accusations ne sont qu'un "massu de faussetés".

Aucun changement immédiat ne sera exécuté dans l'Administration des affaires du canal, a déclaré le secrétaire de la guerre et les rapports suivants lesquels les employés seraient mécontents des procédés de l'Administration ne représentent sur aucun fondement. Il est de même absolument faux que certains employés supérieurs aient demandé des congés pour rentrer aux Etats-Unis.

Un audacieux bandit.

Los Angeles, Cal., 28 juin.—A la vue de plusieurs pickpockets, un bandit masqué, bien connu par la police de plusieurs villes de l'Ouest sous le surnom de "Black Jack" a arrêté la nuit dernière un tramway à l'angle des rues Sixième et Rempart et a dévalisé le conducteur lui enlevant sa montre et 30 dollars en monnaie.

Dans la journée "Black Jack" a envoyé un message de défi au chef de police, lui annonçant sa présence dans la ville et l'avertissant qu'il se préparait à commettre de nombreux attentats.

AMUSEMENTS.

WHITE CITY.

"The Gaiety", la comédie musicale qui fait les frais de la représentation au Casino de la White City depuis dix jours, a été approuvée autant qu'il précédemment grâce au talent des artistes de la troupe Olympia.

La semaine prochaine cette troupe jouera "Fra Diavolo". Le rôle principal sera tenu par James Stevens.

WEST END.

Le concert classique que l'orchestre de West End donne régulièrement chaque semaine, le vendredi, a obtenu hier soir un grand succès. Le vaudeville a également été très applaudi.

Tentative d'assassinat.

Meridian, Miss., 28 juin.—M. Lou Covington, un jeune négociant honorablement connu de De Soto, traversait le pont de la rivière Chickasaw, jeudi soir, pour rentrer à son domicile, lorsqu'un individu posté à l'extrémité du pont déchargea sur lui les deux coups d'un fusil de chasse.

Une charge a atteint M. Covington à la face et à la poitrine. Les médecins espèrent que le blessé se rétablira, mais il perdra l'usage d'un œil.

On ignore absolument les causes de cette lâche agression. En faisant feu le meurtrier s'est écrié: "Je pense que vous ne m'ennuiez plus".

Feuilleton

Abelle de la N. O.

No. 19 Commencé le 8 Juin 1907

LES CRIMES D'UN HÉROS

PAR THEODORE CAHU

PREMIÈRE PARTIE

XVI

LE BACCARA

(Suite.)

Se sentant perdu, John se leva. Il n'eut pas le temps de ramasser son argent et abandonna une quinzaine de mille

frances sur le tapis. Il sortit son revolver de sa poche et, debout contre le mur, après avoir violemment bossués Scarferlati, il cria, oubliant de prendre le ton de sir Wilcox et gardant la voix de John le cocher: —Le premier qui me touche, gare à lui! Je lui casse la tête.

Les joueurs se regardèrent, stupéfaits de cette transformation. Firmin murmura: —C'est fou, plus de doute.... Il se démasque.

Il s'avança vers Wilcox pour lui enlever son revolver. L'Anglais, jouant brutalement du poignet, bouscula ceux qui l'entouraient, prit un élan formidable pour sortir du salon et s'enfuir, mais la tenture que le vidame avait clouée de tous les côtés, l'arrêta net, il fut renvoyé en arrière comme une balle de caoutchouc, et poussa un juron.

Nos lecteurs ont déjà deviné que le domestique Firmin et le fameux vidame étaient des policiers chargés d'arrêter Wilcox, sur une plainte régulière du gouvernement anglais. Un mandat d'arrêt avait été signé contre lui le matin même. Firmin qui, depuis deux mois, surveillait Claudia afin de fournir les renseignements que demandait le duc de Châteaubourg, prit son chef de bal qui devait

avoir lieu et le préfet avait donné l'ordre de procéder à l'arrestation de Wilcox si l'occasion s'en présentait. Il espérait ainsi rendre un service signalé au duc de Châteaubourg en accomplissant un devoir de sa fonction, car le scandale de cette arrestation rejallait sur Claudia et guérirait peut-être Hermann de sa passion néfaste pour cette femme.

Le plan du vidame, à qui sa notoriété de mystificateur à la mode servait beaucoup, fut de provoquer l'arrestation par un subterfuge. Il savait par Firmin que Wilcox avait l'habitude de tricher. Si on arrivait pendant le jeu, à le prendre en flagrant délit, cela ferait grand tapage, et lui, le vidame, aurait une raison de faire conduire au poste l'Anglais sans être soupçonné d'apartenir à la police. Il avait mis en dédicence Scarferlati en lui indiquant comment Wilcox corrigeait le chanceux et prévoyant que l'Anglais chercherait à fuir, il avait visé les tentures, sous prétexte de préparer une bonne farce.

Maintenant il triomphait, pensant bien que les joueurs volés lui faciliteraient une tâche qu'on lui avait indiquée comme difficile et dangereuse.

Tout en se débattant contre ceux qui voulaient lui faire rendre l'argent qu'il emportait, Wilcox gagna la porte et se précipita pour sortir, mais, nous l'a-

vous dit, la tenture était vissée et, comme un ballon, il rebondit sur le palier. Euzouk le suivait. Le voyant sur le point d'être saisi par les joueurs furieux, il se jeta sur lui en paraissant s'efforcer de l'arrêter.

Il y eut un semblant de lutte, accompagnée de cris, de jurons entre les deux hommes et Firmin qui cherchait à mettre la main au collet de l'Anglais, en fut empêché par les mouvements violents des combattants.

Cela ne dura pas longtemps. Dans la bonclade, Euzouk passa à son ami un couteau tout ouvert et lui dit tout bas, entre deux cris: —Coupe la tenture.

Puis comme si Wilcox lui avait donné un renforcement dans la poitrine, il battit l'air de ses deux mains, poussa des gémissements et tomba en arrière tout de son long de façon à gêner le plus possible ceux qui cherchaient à maintenir l'Anglais. Wilcox saisit le couteau, déchira d'un seul coup la tenture et par l'énorme fente ainsi pratiquée dans l'étoffe il s'échappa par la porte de sortie de l'hôtel et prit la fuite, poursuivi par des agents placés à la porte, comme il y en a souvent devant les maisons où se donne une fête. L'instinct professionnel les lançait à la poursuite d'un individu qui courait avec une telle célérité.

An milieu du bruit et du tumulte, Hermann sentit son cœur se serrer. Il lui sembla tout à coup depuis la terrible scène avec son père, il vivait dans un rêve. Maintenant la réalité, cruelle, se présentait en son esprit.

Imitant tous les autres joueurs, il avait aussitôt quitté la table de jeu, mais au lieu de s'occuper de Wilcox il cherchait Claudia afin de lui apprendre ce qui venait de se passer.

Dans le hall régnait une animation extraordinaire. Au son des danses tziganes que les musiciens continuaient à jouer avec leur entrain endiable, sans se préoccuper d'autre chose que de garder le rythme de leur mesure, on commentait l'événement. Déjà des discussions animées s'élevaient, des invités se regardaient avec méfiance. Les plus décorés s'esquivaient sans bruit, avec une sorte d'inquiétude.

Tout haut, le colonel Messas dit à l'un de ses amis, en lui prenant le bras: —Allons-nous-en. Il y a vraiment trop de monde interlope dans ces salons.... J'ai eu tort de venir. Ah! les sacrées femmes, elles me feront toujours faire des bêtises. On ne m'y reprendra plus. —Cette nuit, colonel lui répondit son ami en riant, mais demain.... c'est bien possible.... En attendant, allons, je

ne voudrais pas que mon nom soit cité dans les journaux avec celui de tous ces grecs. —Vous ne savez pas la maladresse de la maison? —Ma foi non, je ne connais, je serais capable de rester, d'ailleurs, je ne sais pas où elle est. —En effet, malgré le bruit, les cris, les disputes, Claudia ne paraissait pas. Hermann parcourait les salons sans l'apercevoir. Enfin, il se rendit dans la pièce où lors de son arrivée, Adèle lui avait dénoncé la trahison de sa maîtresse et la double personnalité de Wilcox.

Il ouvrit la porte et jeta un cri de rage, auquel deux exclamations répondirent. Truchmann assis tout près de Claudia, sur un canapé bas, la tenait dans ses bras et l'embrassait à pleines lèvres.

Avide d'extorquer à l'Allemand le plus d'argent possible, après l'échec de Wilcox, au jeu, elle l'avait entraîné dans ce petit salon isolé, et Truchmann, rouge, conquis, lui promettait tout ce qu'elle voulait.

Hermann dut s'appuyer contre un meuble. Il suffoquait. Ses mains cherchaient à s'accrocher nerveusement et à prendre un point d'appui. Claudia comprit que cette fois tout était fini. Elle ne chercha pas à se défendre, pensant bien que si Hermann arrivait déjà c'est qu'il avait perdu tout son argent.

—Miserable!..... s'écria le comte. Coquine! Truchmann, dont le courage était la moindre des vertus, s'empressa d'abandonner Claudia. Prudemment, sans fausse honte il se retira sans prononcer une parole et sans que le comte fit un geste pour le retenir.

Claudia eut peur. Elle craignait que dans cet état d'exaspération Hermann ne se livrât sur elle à des violences terribles. Elle essaya de gagner la porte, mais le comte ne lui en laissa pas le temps.

Il se précipita sur elle et la saisit aux poignets avec une telle violence qu'elle cria de douleur; puis, avec une force déployée par la colère, il l'entraîna dans le hall, et là, comme un paquet, les cheveux défaits, il la lança sur le plancher au milieu des invités.

Quelques-uns se précipitèrent pour la défendre. Hermann se redressa, l'œil furieux: —Laissez ça! cria-t-il. C'est une infâme coquine. Qui la touche se salit. Il parlait d'une voix si vibrante que tout le monde s'arrêta pour écouter. Piteusement, Claudia se leva, suppliante. —Mais j'en prie, Hermann! je t'en prie, écoute! —Je vais vous dire, pourrais-je le comte, pris d'une exaltation folle, je vais vous dire quelle est cette femme, afin que vous cra-